

Platon : la philosophie en dialogues

Sylvain DELCOMMINETTE

Cinquième conférence : Dialoguer face à la mort : le *Phédon* (1)

Bibliographie :

Les traductions sont issues de Platon, *Phédon*, trad. M. Dixsaut, Paris, GF-Flammarion, 1991, parfois légèrement modifiées.

A) Introduction

1. *Phédon* 58e-59a :

Car cet homme était manifestement heureux, Echécrate, à en juger d'après son attitude et son langage – tant il montrait de fermeté et de noblesse en quittant la vie ; à tel point qu'il me donnait l'impression, lui qui pourtant s'en allait chez Hadès, de ne pas s'y rendre sans un privilège divin, et bien plus, de devoir, une fois arrivé là-bas, y trouver un bonheur tel que jamais on n'en a connu !

2. Nietzsche, *Le Gai savoir*, § 340 (trad. H. Albert, révisée par J. Lacoste) :

Socrate mourant. – J'admire la bravoure et la sagesse de Socrate en tout ce qu'il a fait, en tout ce qu'il a dit – en tout ce qu'il n'a pas dit. Cet attrapeur de rats et ce lutin d'Athènes, moqueur et amoureux, qui faisait trembler et sangloter les plus pétulants jeunes gens d'Athènes, fut non seulement le plus sage de tous les bavards, il fut tout aussi grand dans le silence. Je désirerais qu'il se fût également tu dans les derniers moments de sa vie, – peut-être appartiendrait-il alors à un ordre des esprits encore plus élevé. Est-ce que ce fut la mort ou le poison, la piété ou la méchanceté ? – quelque chose lui délia à ce moment la langue et il se mit à dire : « Oh ! Criton, je dois un coq à Esculape. » Ces « dernières paroles », ridicules et terribles, signifient pour celui qui a des oreilles : « Oh ! Criton, *la vie est une maladie !* »

3. *Phédon* 91b :

Car voici mon pari (tu vas voir, mon cher ami, à quel point je suis avide de m'enrichir !) : supposons que ce que je dis se trouve être vrai, on ne pourra que se trouver bien de le croire. Supposons au contraire que, une fois qu'on est mort, il n'y ait rien. Eh bien, au moins, pendant tout ce temps qui précède la mort, je n'importunerai pas de mes lamentations ceux qui m'entourent.

B) « Philosophe, c'est s'exercer à mourir »

4. *Phédon* 63e-64a :

- Car je veux, maintenant, devant vous, mes juges, justifier cette affirmation : il me paraît raisonnable de penser qu'un homme qui a réellement passé toute sa vie dans la philosophie est, quand il va mourir, plein de confiance et d'espoir que c'est là-bas qu'il obtiendra les biens les plus grands, une fois qu'il aura cessé de vivre. Comment il peut justement en être ainsi, voilà, Simmias et Cébès, ce que je vais tenter de vous expliquer. Car c'est bien là une chose dont les autres risquent de ne pas avoir conscience : que tous ceux qui s'appliquent à la philosophie et s'y appliquent droitement ne s'occupent de rien d'autre que de mourir et d'être morts. Or, si cela est vrai, voici qui serait, je crois, déconcertant : avoir tout au long de sa vie cette unique chose à cœur, et, au moment même où elle arrive, se révolter contre ce que l'on avait précisément à cœur et à quoi on s'occupait depuis si longtemps.
- Simmias, se mettant à rire : « Par Zeus, Socrate, dit-il, jusqu'à maintenant je n'en avais pas précisément envie, et pourtant tu as réussi à me faire rire ! Je pense effectivement que s'ils entendaient cela, la plupart des gens jugeraient que c'est à coup sûr la bonne manière de parler de ceux qui s'occupent à philosopher. Les gens de chez nous, en particulier, t'accorderaient sans l'ombre d'une réserve que ceux qui philosophent réclament réellement la mort et ils ajouteraient qu'ils ont, pour leur part, tout à fait conscience que c'est exactement le sort que les philosophes méritent !
- Ils ne diraient là que la vérité, Simmias, sauf sur ce point : quand ils disent qu'ils en ont tout à fait conscience ; car en quel sens réclament la mort ceux qui sont vraiment philosophes, en quel sens ils méritent la mort, et laquelle, cela ils n'en sont pas du tout conscients.

5. *Phédon* 64c :

- La mort, pensons-nous que c'est quelque chose ?
- Oui, assurément, fut la réponse de Simmias.
- Se peut-il qu'elle soit autre chose que la séparation de l'âme d'avec le corps ? C'est bien cela, être mort : le corps séparé d'avec l'âme en vient à n'être que lui-même en lui-même, tandis que l'âme séparée d'avec le corps est elle-même en elle-même ?

6. *Phédon* 65a-d :

- Et quand il s'agit de se mettre à penser (*phronèsis*) ? Le corps fait-il, ou non, obstacle, quand, poursuivant une recherche, on s'avise de l'y associer ? Je veux dire à peu près ceci : la vue, ou encore l'ouïe, comportent-elles pour les hommes une vérité quelconque ? Ou, au moins, est-ce que cela ne se passe pas comme même les poètes ne cessent de nous le rabâcher : nous n'entendons rien, ne voyons rien avec exactitude ? Or, si parmi les perceptions du corps, ces deux-là ne sont ni exactes ni claires, ne parlons pas des autres. Car elles sont toutes, j'imagine, plus imparfaites que celles-là. N'est-ce pas ton avis ?
- Si, tout à fait, dit-il.
- À quel moment donc, dit Socrate, l'âme saisit-elle la vérité ? Chaque fois en effet qu'elle se sert du corps pour tenter d'examiner quelque chose, il est évident qu'elle est totalement trompée par lui.
- C'est vrai.

- Alors ? N'est-ce pas dans l'acte de raisonner (*logizesthai*), et nulle part ailleurs, qu'en vient à se manifester à elle ce qu'est réellement la chose en question ?
- Oui.
- Et, je suppose, l'âme raisonne le plus parfaitement quand ne viennent la perturber ni audition, ni vision, ni douleur, ni plaisir aucun ; quand au contraire elle se concentre le plus possible en elle-même et envoie poliment promener le corps ; quand, rompant autant qu'elle en est capable toute association comme tout contact avec lui, elle aspire à ce qui est ?
- Oui, c'est ainsi.
- Et c'est donc aussi à ces moments-là que l'âme du philosophe accorde le moins d'importance au corps, s'évade de lui et cherche à se concentrer en elle-même ?
- Oui.

7. Phédon 70b :

Mais sans doute est-il besoin d'une parole qui rassure et qui nous convainque que l'âme existe après que l'homme est mort, qu'elle conserve aussi une certaine force (*dunamis*) et de la pensée (*phronêsis*).

C) L'argument cyclique

8. Phédon 71a :

Nous tenons donc ce point pour suffisamment établi, dit-il : toutes les choses contraires adviennent de cette manière, à savoir à partir de leur contraire.

9. Phédon 71d-72a :

- D'abord, tu affirmes bien que « être mort » est le contraire de « vivre » ?
- Moi ? bien sûr !
- Ensuite, qu'ils proviennent l'un de l'autre ?
- Oui.
- Donc, à partir de ce qui est vivant, qu'est-ce qui advient ?
- Ce qui est mort, dit-il.
- Très bien, dit Socrate. Et à partir de ce qui est mort ?
- On doit forcément convenir, répondit-il, que c'est ce qui est vivant.
- Mais alors, Cébès, c'est de choses mortes que proviennent les choses vivantes et les êtres vivants ?
- Oui, dit-il.
- Elles existent donc bien, dit Socrate, nos âmes à nous, dans l'Hadès ?
- Il semblerait.
- Bon. Et si on prend les deux devenir qui sont propres à ces termes : ne s'en trouve-t-il pas au moins un des deux pour être parfaitement clair ? Car que ce soit « mourir », c'est clair, je pense ; pas toi ?
- Très clair, dit-il.
- Comment donc, repris Socrate, allons-nous nous y prendre ? Ne pas équilibrer ce « mourir » par le devenir qui va en sens contraire ? En ce cas la nature sera boiteuse ! Ne sommes-nous pas plutôt obligés de compenser le « mourir » par un devenir qui aille en sens contraire ?

- Absolument obligés, à mon avis, dit-il.
- Par lequel ?
- Par le « revivre » (*anabiôskesthai*).
- Alors donc, dit Socrate, si vraiment cela existe, le « revivre », ce serait un devenir allant des morts aux vivants, ce « revivre » ?
- Assurément.
- Voilà donc aussi une manière de procéder qui nous permet de tomber d'accord sur ce point : les vivants ne proviennent pas moins des morts que les morts des vivants. Cela étant, il nous a semblé tout à l'heure qu'il y avait peut-être là un indice suffisant de la nécessité, pour les âmes des morts, d'exister quelque part, un quelque part d'où justement elles viennent de nouveau à naître.
- Mon opinion, Socrate, dit Cébès, est que, d'après ce dont nous sommes convenus, c'est là une nécessité.

D) La réminiscence

10. *Phédon* 73c-e :

- Nous sommes d'accord, sans doute, sur le fait que si quelqu'un doit se ressouvenir de quelque chose, il faut qu'auparavant, à un moment quelconque, il ait eu un savoir de cette chose ? – Évidemment, dit-il. – Donc, nous sommes d'accord également sur ce point : chaque fois qu'un savoir survient d'une certaine manière, c'est une réminiscence ? Voici comment j'entends la manière en question : toutes les fois que voyant une chose ou l'entendant, ou la saisissant par une sensation quelconque, non seulement on perçoit cette chose, mais on conçoit en plus une autre chose, – qui est objet non pas du même, mais d'un autre savoir –, n'est-il pas légitime de dire qu'en ce cas on s'est ressouvenu de la chose qu'on a conçue ? (...) Donc, continua Socrate, un état de ce genre, c'est bien une réminiscence ? Et surtout quand on l'éprouve à l'occasion de choses que, par l'effet du temps écoulé ou du manque d'attention, on avait déjà oubliées ? – Oui, c'est certain, dit-il.

11. *Phédon* 74a-75a :

- Alors, fit Socrate, examine si cela se passe ainsi. Nous disons bien, je pense, qu'il existe de l'égal – je ne parle pas de l'égalité entre un bout de bois et un bout de bois, un caillou et un caillou, ni de rien d'autre de ce genre, non, mais de quelque chose qui, comparé à tout cela, est différent : l'égal lui-même. Disons-nous que c'est quelque chose, ou rien ? – Par Zeus, dit Simmias, certes, nous dirons que c'est quelque chose, et même incroyablement quelque chose ! – Ce qu'il est en soi, est-ce que nous le savons aussi ? – Parfaitement, dit-il. – D'où tirons-nous ce savoir que nous avons de lui ? Ne serait-ce pas des choses dont nous venons de parler, des bouts de bois, des cailloux, de tous les objets que nous voyons égaux ? Serait-ce à partir d'eux que nous concevons cet égal qui pourtant est différent d'eux tous ? A moins que cette différence ne soit pas évidente à tes yeux ? En ce cas, examine la question de cette manière : des cailloux ou des bouts de bois égaux n'apparaissent-ils pas parfois, tout en restant les mêmes, égaux à un moment, mais non à un autre ? – C'est certain. – Mais quoi, les choses qui, elles, sont égales en soi, est-ce qu'elles te sont, à toi, apparues une seule fois inégales ? Ou l'égalité apparue inégalité ? – Absolument jamais, Socrate. – Alors, ce n'est pas la même chose, dit-il, ces choses égales et l'égal en soi ? – Pour moi, il est évident que non, Socrate. – Pourtant, c'est bien à partir de ces choses égales, dit-il, de celles qui sont différentes de ce fameux égal en soi, que tu

as conçu et saisi le savoir de celui-ci ? – C’est tout à fait vrai, dit-il. – Qu’il soit semblable à ces choses, ou qu’il en soit dissemblable ? – Parfaitement. – Au demeurant, dit-il, cela ne fait aucune différence. Dès lors que, voyant un objet, cette vision a été l’occasion pour toi d’en concevoir un autre – soit semblable, soit dissemblable –, ce qui s’accomplit est nécessairement une réminiscence. – Hé oui ! – Très bien, fit-il. Mais en ce qui concerne les propriétés se trouvant dans les bouts de bois, et, plus généralement, dans les objets dont nous parlions à l’instant, ceux qui sont égaux, est-ce que nous n’éprouvons pas une réaction analogue ? est-ce qu’ils nous paraissent être égaux de la même façon que cet égal dont tout l’être est l’égalité ? Ou bien leur manque-t-il, ou non, quelque chose de cette réalité-là pour être tels que l’égal ? – Je crois bien, dit-il, qu’il leur manque quelque chose, et pas qu’un peu ! – Donc, nous sommes d’accord ; toutes les fois que, voyant une chose, on se fait cette réflexion : « ce qu’elle souhaite, cette chose que moi je vois maintenant, c’est être semblable à une autre réalité, mais elle reste en défaut et elle est impuissante à être égale de la même façon que l’autre, en vérité elle est plus imparfaite » – celui qui réfléchit à cela doit nécessairement, je pense, se trouver avoir eu auparavant un savoir de la réalité à laquelle, comme il l’affirme, la chose tend à ressembler tout en restant passablement déficiente. – C’est là une nécessité. – Alors ? Nous avons bien, nous aussi, n’est-ce pas ? une réaction semblable en face des objets égaux et de l’égal en soi ? – Oui, absolument. – Il est donc nécessaire que nous ayons eu un savoir de l’égal avant ce temps où pour la première fois, à la vue d’objets égaux, nous avons réfléchi qu’ils aspirent tous à être semblables à l’égal, mais qu’ils restent passablement déficients. – C’est bien cela.

12. *Phédon* 76b-c :

– (...) un homme qui possède un savoir pourrait-il, oui ou non, rendre un juste compte (*dounai logon*) de ce qu’il sait ? – C’est là une nécessité absolue, Socrate. – Mais crois-tu aussi que tout le monde soit capable de rendre raison (*didonai logon*) des réalités dont nous venons de parler ? – Je voudrais bien, dit Simmias. Mais en vérité je n’ai qu’une crainte : c’est que demain, à cette heure, il n’y ait plus homme au monde capable de le faire de façon valable. – C’est donc, Simmias, dit-il, que tu ne crois pas que le savoir de ces réalités, tous le possèdent ? – Non, pas du tout.

13. *Phédon* 76c :

Elles existaient donc, Simmias, ces âmes, avant même d’être entrées dans une forme d’homme, elles étaient séparées des corps et douées de pensée (*phronèsis*).

E) L’argument par affinité

14. *Phédon* 79a :

– Posons donc, tu veux bien ? deux espèces parmi les choses qui sont (*duo eidè tôn ontôn*), l’une qu’on peut voir, alors que l’autre est invisible.
 – Posons, dit-il.
 – Posons aussi que celle qui est invisible est toujours même qu’elle-même, alors que celle qu’on peut voir ne l’est jamais.
 – Posons cela aussi, dit-il.

15. *Phédon* 80a-b :

Examine alors, Cébès, dit-il, si nous arrivons bien, en fonction de ce qui précède, à la conclusion suivante : ce qui est divin, immortel, objet pour l'intelligence, qui possède une forme unique, qui est indissoluble et toujours semblablement même que soi-même, voilà ce avec quoi l'âme offre le plus de ressemblance. En revanche, ce qui est humain, mortel, inaccessible à l'intelligence, multiforme, sujet à dissolution, et qui jamais n'est même que soi, c'est au contraire avec cela que le corps offre le plus de ressemblance.

16. *Phédon* 79b-d :

– Alors une âme, cela ressemble plus à ce qui est invisible qu'un corps ; lui, en revanche, ressemble plus à ce qu'on peut voir ?

– De toute nécessité, Socrate.

– Mais ce point-là, ne l'avions-nous pas justement établi il y a déjà un bon moment, quand nous disions : toutes les fois que l'âme a recours au corps pour examiner quelque chose, utilisant soit la vue, soit l'ouïe, soit n'importe quel autre sens (par « avoir recours au corps » j'entends : « utiliser les sens pour examiner quelque chose »), alors elle est traînée par le corps dans la direction de ce qui jamais ne reste même que soi, et la voilà en proie à l'errance, au trouble, au vertige, comme si elle était ivre, tout cela parce que c'est avec ce genre de choses qu'elle est en contact ?

– Oui, absolument.

– Quand, au contraire, c'est l'âme elle-même, et seulement par elle-même, qui conduit son examen, elle s'élançait là-bas, vers ce qui est pur et qui est toujours, qui est immortel et toujours semblable à soi ? Et comme elle est apparentée à cette manière d'être, elle reste toujours en sa compagnie, chaque fois précisément que, se concentrant elle-même en elle-même, cela lui devient possible. C'en est fini alors de son errance : dans la proximité de ces êtres, elle reste toujours semblablement même qu'elle-même, puisqu'elle est à leur contact. Cet état de l'âme, c'est bien ce qu'on appelle la pensée (*phronêsis*) ?

– C'est vraiment très beau, et très vrai, ce que tu dis, Socrate.